

Je ne résiste pas

Francine Minguez

Numéro 73, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6174ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Minguez, F. (2006). Je ne résiste pas. *Brèves littéraires*, (73), 65–69.

FRANCINE MINGUEZ

Je ne résiste pas

Je sais tout de toi, connais les balbutiements,
les rameaux des syllabes près des rochers,
la beauté érosive des pores de ton texte
la terre qui se rompt, flottantes racines,
poussières, toutes choses qui brillent
sous les pierres, par leur absence aussi,
cette sorte d'éclosion
ces feuilles, ces bourgeons au milieu
des remous, des nénuphars
et tu te dresses dans la fragile transparence
tu imposes de ton regard comme on impose
les mains au simple bord des jours.
L'horizon bouge et se colore
je ne résiste pas, je ne résiste pas.

Je ne sais rien de toi, je frôle ce bras
cette présence effilée, les mots toison, foison,
chevelure sur la planète chauve
esquissent une danse, quelques instants,
les pierres polies s'inclinent
bruit aboli sur ton passage,
tous cris retenus multiplient les décors
strophes catastrophes, mais où es-tu
la lumière à l'assaut
trace les corps ouvre l'espace, tu n'es plus là
tu retentis cruellement, je ne sais rien de toi
de ton chant, ton babil, tes voyages,
de ta toute petite enfance, tes toupies dans les nuages,
des ondes séculaires, molécules, spirales
vivent et coulent en moi, mais je n'ai pas le temps.

Une douleur indistincte, des figures de plaisir
quelques images dans les remous nous passions
nous-mêmes, à la surface du brouillard,
nous entrions, tout était égal, l'un dans l'autre
et ça se bousculait, comme en nous-mêmes,
et nous savions, il me semble, presque indécents,
que la légèreté pesait lourd
dans les rampes des lampes, comment
sentir le temps ? Je ne résiste pas, je ne résiste
pas. Et, à la fin, tout accord, oui,
nos chemins dormeurs
même vaine chevauchée
mêmes mains fermées, veines ailleurs
trajet rageur aboutissant, trois
lettres maudites, refonte de tous les
temps humains inhumains dormance dans les demains
tomorrow maybe mañana il faut écrire fin
écrire fin en trop gras caractères

ton absence me pue, je la maudis pour l'accepter
mais je résiste et veille en simple corps
spectatrice, mains ouvertes sur le songe, perdue de toi,
je ne sais rien de mon chant, mon babil, mon essence
rien de ma petite enfance, rien des toupies des nuages
rien des iris du mystère, des fougères
rien de ce tout, épars et tellement pillé,
et de l'ultime terre déchirure
rien de l'arrachement, je ne sais rien
je ne résiste pas, je ne sais, ne suis rien.

Sur les nuages galopins,
tous les chemins fondus, toutes passerelles,
galimatias
froissent l'ombre ;
chacun des bouts d'espace, ta voix s'insinue
mais une noirceur sans issue m'assassine
dans les fougères de ta mort aux secondes
je n'ose écrire « banal accident » « parc des Laurentides »
je pense parfois que la parole tue
m'est dite encore plus fort
mais hélas il y a les fusils
les orignaux de la mort
et si, face à la mort, on est en beau fusil
s'il y a toujours la mort c'est que toujours on vit
mais c'est toujours si con...